

« l'eau. Ne sommes-nous pas ennemis ? Nos  
 « cœurs brûlent, parce que nous avons perdu la  
 « puissance suprême ; nous souhaitons que les  
 « Douranis deviennent aussi pauvres que nous le  
 « sommes. »

Les hauteurs du Souliman-couh sont occupées par les Kheyberis, les Vizeris et les Cherânis, tribus barbares ; ce sont des brigands déterminés. Quelques-uns sont presque sauvages, et vivent dans des cavernes creusées dans le roc. Les Yousofzi habitent l'extrémité nord-est de l'Afghanistan et une vallée fertile arrosée par le Saout, à la droite du Sind. Ils sont arrivés dans ce pays comme conquérans, et ont réduit à la servitude tous les habitans indigènes. Les esclaves étant beaucoup plus nombreux que les maîtres, font les ouvrages pénibles, et laissent à ceux-ci la possibilité de vivre dans une indolence presque complète. C'est parmi les Yousofzi que la démocratie a atteint son plus haut degré ; à peine reconnaissent-ils une forme de gouvernement. Le petit nombre des gens libres et une sorte de lien ressemblant à celui d'une secte religieuse qui les unit entre eux, suffit pour prévenir les grands désordres. Fiers de cette liberté, les Yousofzi se regardent comme la plus noble des tribus afghanes, et regardent les Douranis même avec dédain.

---

## SINDHY.

---

LES mêmes motifs qui avaient engagé le gouvernement suprême de l'Inde à envoyer une ambassade au roi des Afghans, le déterminèrent à faire la même démarche auprès des émyrs de Sindhy. M. N. H. Smith fut nommé chef de l'ambassade ; il avait plusieurs adjoints, entre autres M. Pottinger ; le capitaine Christie commandait l'escorte de cipayes. On partit du port de Bombay le 27 avril 1809. On arriva le 7 mai à Keratchi, ville maritime à l'embouchure d'un des bras du Sind. L'apparition des Anglais venus sur deux navires de guerre, ne laissa pas que de causer quelques alarmes aux Sindhiens. Tous les jours il arrivait des renforts de troupes pour défendre l'entrée du pays.

Keratchi est le principal port du Sindhy ; un banc de sable en gêne l'entrée. Les fortifications sont chétives ; elles ne consistent qu'en remparts de terre battue avec de la paille. L'on compte dans cette ville 13,000 habitans, la plupart Hindous, qui font un commerce très-considérable. Le port est très-fréquenté ; c'est par là qu'arrivent



toutes les marchandises qui doivent remonter le Sind, et que sortent celles qui le descendent. Le pays voisin est très-plat; comme il n'avait pas plu depuis très-long-temps, la terre était nue, et comme complètement brûlée.

On quitta Keratchi le 10 juin; en cinq jours de marche, on atteignit Tatta, autrefois capitale, aujourd'hui ville ruinée et à peu près déserte. Le pays intermédiaire offre une vaste surface unie, sur laquelle on n'aperçoit qu'un petit nombre de buissons chétifs. On traversa plusieurs lits de rivières où il n'y avait pas une goutte d'eau; on dit que dans la saison des pluies ces rivières sont navigables. On avait déjà observé à Bembhora les restes d'une grande ville qui ne se distingue plus que par ses tombeaux. Vue de loin, Tatta se présente comme une cité immense; quand on s'en approche, l'illusion disparaît, l'on n'aperçoit que de longues rues, bordées de maisons délabrées et inhabitées. Enfin on atteint la partie où il y a du monde. C'est de l'époque où Tatta a cessé d'être la capitale du Sindhy que date sa décadence; les deux tiers de ses maisons sont vides. On dit qu'en 1742, quand Nadir châh y vint à son retour de l'Hindoustan, il s'y trouvait 40,000 tisserands et 20,000 autres artisans, indépendamment des banquiers, des marchands en détail et des vendeurs de grains; aujourd'hui sa popula-

tion ne s'élève pas à plus de 20,000 âmes; on fabrique encore à Tatta quelques toiles blanches et des ceintures de couleur.

Les pluies avaient commencé à tomber avec violence; quelquefois les routes ressemblaient à de petites rivières. La chaleur avait été excessive; le thermomètre était monté jusqu'à 30° R. Vers le milieu de juillet, l'atmosphère devint moins ardent. A la fin du mois, l'ambassade se mit en route pour Haïder-abad, une partie de ses membres par terre, l'autre en remontant le fleuve.

On campa sur les bords du Féléli, à peu près à un mille au sud-est d'Haïder-abad. Après de longues discussions, on convint à peu près du cérémonial de la réception, et les Anglais marchèrent vers le palais des émyrs. « Le précipice sur lequel repose la façade orientale de la forteresse, le faite des maisons et même les fortifications, dit Pottinger, tout était couvert d'une multitude de gens de tout sexe et de tout âge qui poussaient des cris de satisfaction. Après avoir passé la première porte de la forteresse, nous avons suivi une montée assez roide, et bordée de chaque côté de soldats armés de mousquets. Un passage tortueux sous une tour nous a menés ensuite dans une rue, puis nous en avons traversé d'autres tellement remplies d'hommes armés, que nous avons beaucoup de peine à nous frayer un



passage au milieu d'eux ; plus d'une fois nous avons été sur le point d'en écraser sous les pieds de nos chevaux ; enfin nous avons mis pied à terre , et des officiers d'un rang éminent se sont avancés devant nous vers une vaste plate-forme ouverte , à l'extrémité de laquelle les émyrs étaient assis ; les plus riches tapis de Perse la couvraient. Le vêtement des émyrs et leurs armes brillaient de pierres précieuses. C'était une audience de pure cérémonie ; tout se passa en compliments ; les émyrs adressèrent des questions très-polies à chacune des personnes attachées à l'ambassade. »

Haïder-abad est situé par 25° 22' de latitude et 68° 41' de longitude est, sur la côte orientale d'une île formée par le Féléli et le Sindhy. Cette ville renferme à peu près 20,000 habitans ; le quart demeure dans le fort , dont les murs , en brique , ont une vingtaine de pieds de haut , et sont défendus par une soixantaine de pièces de canon. Le reste de la population occupe le pétah ou faubourg. Les principales manufactures sont celles d'armes et d'étoffes brodées. Les ouvrages des premières peuvent soutenir le parallèle avec ceux que l'on fait en Europe.

L'ambassade eut ensuite plusieurs autres audiences ; les négociations se terminèrent au gré des Anglais , qui , le 25 août , s'embarquèrent sur

trois djomtis , ou canots de parade , fournis par les émyrs. On descendit un autre bras du Sind , et l'on parvint à Mondour , où deux vaisseaux de la compagnie des Indes attendaient l'envoyé et sa suite , qui arrivèrent à Bombay le 30 octobre.

Le Sindhy , qui jadis faisait partie du Moultan , est renfermé entre 23 et 28° de latitude ; il est borné au nord par le Moultan et l'Afghanistan , le Cotch et la mer au sud , le pays des Radjepoutes et le désert à l'est , la mer et les monts du Beloutchistan à l'ouest. Sa longueur est à peu près de 100 lieues , sa largeur de 30.

Cette contrée offre une ressemblance frappante avec l'Egypte ; elle consiste en effet en une plaine immense arrosée par un beau fleuve qui la fertilise à une certaine distance de chaque côté , tandis qu'au-delà s'étend , à gauche , un vaste désert , et s'élève , à droite , une chaîne de montagnes stériles.

Arrivée dans ce pays , l'armée du conquérant macédonien , refusa de marcher à l'est , dans l'Inde propre ; il fut donc obligé de descendre le long de l'Indus jusqu'à la mer. Dans la suite , le Sindhy fut gouverné par des radjahs ; les califes de Bagdad l'envahirent au huitième siècle et y mirent des gouverneurs ; ceux-ci se déclarèrent indépendans ; des troubles affreux régnerent pendant quelque temps , et , au quatorzième siècle ,



le Sindhy reconnu la suzeraineté des empereurs de Delhi. Deux cents ans après, il fut conquis par le roi de Candahar; il regagna momentanément une espèce d'indépendance, et finit par faire partie de l'empire du Mogol, et subir les mêmes vicissitudes. A la mort de Nadir châh, le chef des Calori, tribu du Sivi, se rendit maître du gouvernement; plusieurs princes de sa famille lui succédèrent; en 1783, le chef des Talpouri, tribu du Beloutchistan, qui avait déjà fait quelques tentatives pour usurper l'autorité, y réussit, et mit dans ses intérêts le châh de l'Afghanistan, en lui payant un tribut qui, plus tard, fut réduit à moitié, et qui actuellement n'est plus acquitté. A la mort de ce chef, ses trois fils lui succédèrent en commun; ils ont gouverné conjointement le Sindhy sous le titre d'émyrs ou princes; l'aîné étant mort en 1812, son fils lui a succédé en prenant la dernière place. Il est impossible de deviner combien durera ce singulier système qui est sans exemple dans les fastes de l'Asie.

La population du Sindhy est composée d'un mélange de Beloutchis et d'Hindous, enfin de Djeths, descendans des Hindous, qui ont embrassé l'islamisme. Les voyageurs représentent les Sindhiens comme avides, fourbes, cruels, ingrats et menteurs; en même temps ils attribuent les mauvaises qualités de cette nation au gouverne-

ment sous lequel elle gémit; d'ailleurs elle a très-mauvaise réputation chez les peuples voisins. D'un autre côté les Sindhiens sont braves, sobres, hardis et entreprenans, dociles envers leurs supérieurs; ce qui leur a valu le renom d'être les meilleurs soldats mercenaires de l'Hindoustan. Ils ont les mœurs libres et grossières, et n'annoncent pas beaucoup d'intelligence; ils sont la plupart musulmans sonnites, les émyrs et quelques grands personnages sont chiïtes. La tolérance religieuse est extrême.

Les Sindhiens sont grands et bien faits; ils ont de beaux traits et le teint foncé. Les femmes passent avec raison pour très-jolies. Le vêtement des hommes est une chemise large, un pantalon plissé, serré à la cheville, un bonnet de drap ou de coton plissé, ressemblant à un chako. Les femmes portent par dessous la chemise une camisole de soie qui serre la taille et se lace par derrière. Quand elles sortent, elles s'enveloppent d'un seri ou drap, dont une extrémité, leur passant par dessus la tête, leur sert de voile pour cacher leur visage, si elles rencontrent des étrangers. Les émyrs ont des turbans d'une dimension énorme.

Le Sindhy expédie au dehors du riz, du ghi, des nageoires de requin, de la potasse, du salpêtre, de l'assa-fœtida, du bdellium, de la ga-



rance, des toiles de Tatta, des chevaux, de l'indigo, des graines oléagineuses et d'autres. Le commerce avec les pays voisins est important. Il n'a point lieu par des caravanes avec le Moultan et l'Afghanistan, où l'on va par terre; des marchands isolés, ou réunis en petit nombre, font le voyage.

La forme du gouvernement est un despotisme militaire. L'armée se monte à près de 36,000 hommes de cavalerie irrégulière, armée de fusils à mèche, d'épées et de boucliers; quand la circonstance l'exige, l'infanterie fait le service de la cavalerie.

Durant le gouvernement des *calori* les revenus du Sindh étaient annuellement de 80 lacs de roupie (20,000,000 fr.). La rapacité et l'ignorance des *talpori* l'a réduit à 42 lacs. Les douanes et toutes les contributions sont affermées; mode détestable qui expose les sujets à des extorsions sans nombre. Les fermiers s'enrichissent aux dépens de l'état et des sujets; quand ils ont fait une grande fortune, les émyrs profitent du moindre prétexte pour les dépouiller.

Le Sindh fourmille de mendiants la plupart excessivement misérables, et comme tous les pays mahométans, de ces Scïds ou descendans de Mahomet qui demandent la charité de la manière la plus insolente. « Jour et nuit notre camp, dit

Pottinger, était entouré d'une foule extrêmement incommode. Nous étions étourdis par les cris des bouffons, des bateleurs, des meneurs d'ours, des fakirs; ces derniers variaient le tintamarre par le son des cornets et des trompettes. Plusieurs montraient une persévérance étonnante; ils s'approchaient de la tente de l'envoyé autant que les palissades le leur permettaient; ils restaient là plusieurs jours de suite, poussant des hurlemens affreux, et menaçant quelquefois de la vengeance du prophète l'ambassade et les émyrs eux-mêmes, si on ne les contentait pas. Ces vagabonds, qui se composaient de toutes les nations de l'Asie, nous causèrent d'abord beaucoup de désagrément par leurs vociférations; ensuite leurs exclamations et leurs menaces finirent par nous faire rire. »

Il plut abondamment pendant le séjour des Anglais près de Haïder-abad; ils ne préservèrent leur camp d'être inondé qu'en ouvrant des tranchées pour l'écoulement des eaux. La chaleur de l'air était considérablement augmentée par les vapeurs de la terre saturée d'eau. Le thermomètre descendait rarement au-dessous de 31° R., et l'atmosphère, surtout pendant la nuit, était étouffante.